

ARGUMENT

POLITIQUE SOCIÉTÉ HISTOIRE

**S'IL TE PLAÎT, DESSINE-MOI LE PASSÉ DE TON PAYS !
Sur la forme de l'expérience historique canadienne¹**

Jocelyn Létourneau

Ce texte est paru dans le numéro 19-2 de la revue Argument, Printemps-été 2017. La version imprimée ne contenait pas les images que le lecteur trouvera ici. Pour rendre la lecture plus claire, nous publions le texte dans son intégralité, accompagné des images.

-La rédaction

Au moment de souligner le 150^e anniversaire de la fédération canadienne, comment représenter l'expérience historique de ce pays ? Quelle forme donner au passé du Canada ? Quel tracé lui attribuer pour le révéler dans ce qu'il fut ?

Imaginez que vous êtes en panne dans l'un des grands espaces blancs, jaunes, verts ou bleus du Canada et qu'un enfant, petit prince venu dont ne sait où, s'approche en vous enjoignant gentiment de lui dessiner le passé du pays. Question naïve, certes, mais ardue en vérité. Elle vient après tout d'un enfant. Or ceux-ci vont directement à l'essentiel...

Aussi vaut-il mieux, peut-être, reformuler cette question dans des mots d'adulte afin de donner l'impression de la maîtriser et de pouvoir y répondre. Allons-y de l'énoncé suivant : par quelle figure historien le parcours de la société canadienne dans le temps ? Autrement dit, quel relief, modelé, conformation, architecture, anatomie, patron donner au Canada pour bien rendre compte de son itinéraire et de sa constitution historiques ?

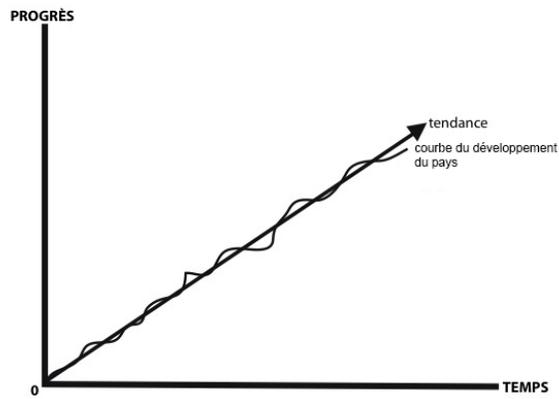
¹ Le présent texte doit être pris pour ce qu'il est : un essai distrayant et sans prétention. Les figures accompagnant le texte sont publiées sur le site www.revueargument.ca/.

Le Canada sous l'angle du progrès continu

Il y a plusieurs formes que l'on peut offrir au passé du Canada pour illustrer sa structure et sa dynamique apparentes, voire sa direction supposée, dans le temps. La plus commune est probablement celle du progrès, bien exprimée par la figure d'une flèche pointée vers le haut et vers l'avant.

Figure 1

Le Canada vu sous l'angle du progrès continu



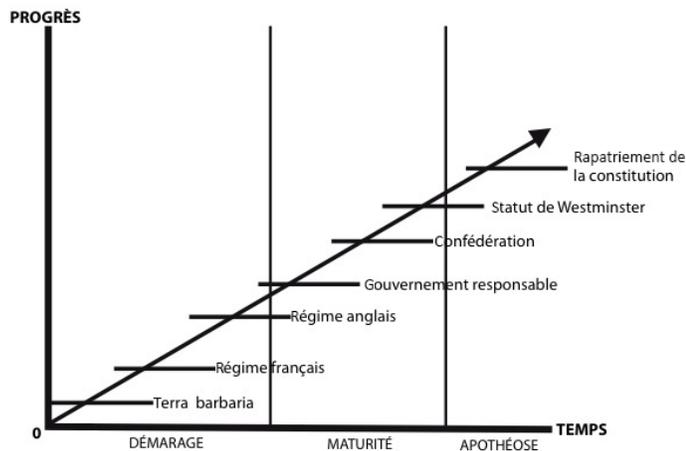
Utilisée notamment par les nationalistes canadiens, l'idée de progrès soutient à peu près le récit suivant : depuis le début de son histoire, que l'on fera remonter aux temps immémoriaux ou commencer à une époque plus récente, y compris en 1867 pour certains, le Canada n'a connu, en dépit de certains moments difficiles, qu'une lente mais continuelle ascension.

Cet avancement s'est évidemment traduit dans l'extension spatiale du pays. Fondé du côté de l'Atlantique, le Canada n'a eu de cesse de s'agrandir et d'élargir ses frontières vers l'ouest, le nord et le sud. Fort de cet étalement soutenu, malgré certains rétrécissements imprévisibles, le pays se classe aujourd'hui, par la superficie de son territoire souverain, au deuxième rang des États du monde, derrière la Russie.

L'essor du Canada ne s'incarne toutefois pas dans sa seule expansion géographique. Il se manifeste également dans sa maturité institutionnelle. *Terra barbaria* au départ, a-t-on déjà dit, le Canada est passé du stade de Colonie à celui de Dominion, puis à celui de Nation souveraine. Du coup, il a franchi avec succès toutes les étapes de la croissance politique [Figure 2], depuis le démarrage (Régime français, Régime anglais) jusqu'à l'apothéose (rapatriement de la constitution ?) en passant par la maturité (gouvernement responsable, Acte de l'Amérique du Nord Britannique, statut de Westminster, etc.).

Figure 2

Les étapes de la croissance politique du Canada



Parallèlement, en dépit de son statut formel de monarchie constitutionnelle, et malgré certaines bavures ancestrales et lacunes contemporaines qui ont marqué son itinéraire et caractérisent toujours sa condition, le Canada s'est élevé comme une démocratie représentative et délibérative animée par le souci de justice sociale, d'équité économique et de régulation équilibrée. Aujourd'hui – et ce, bien plus que la France, la Grande-Bretagne ou les États-Unis, ses trois mères patries ou icônes référentielles – le Canada est un modèle, certes imparfait, mais tout de même enviable, de liberté, de solidarité et de tranquillité.

On pourrait continuer à décrire l'expérience canadienne sous l'angle du progrès ininterrompu, y compris sur le plan matériel, mais il est sans doute de bon ton de ne pas en remettre. L'adage est vrai qui dit que « trop, c'est comme pas assez ». La question à se poser est plutôt la suivante : est-il valide et valable de représenter la trajectoire historique du Canada sur le mode de l'avancement continu et de la maturation constante, manière de le faire aboutir au statut de « plus meilleur pays du monde », pour reprendre la célèbre formule d'un politicien connu ?

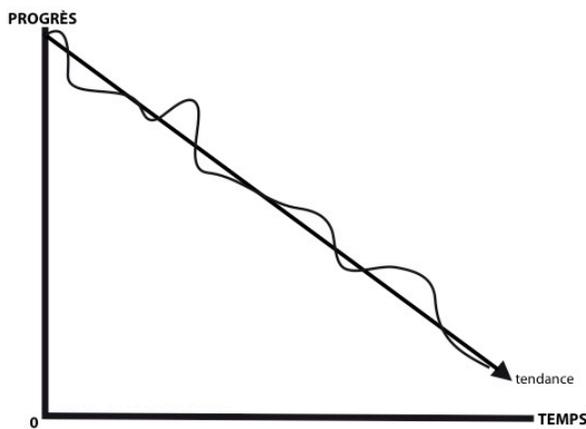
Répondre oui à cette question n'est pas farfelu. Il est assurément possible et acceptable de produire du Canada une histoire qui le profile comme allant immuablement vers l'avant. La métaphore du train en marche, traversant le pays et construisant l'espace / temps de sa modernité, est d'ailleurs l'une de celles qui ont sous-tendu le script de la télésérie à succès *Le Canada, une histoire populaire*. Mais cette histoire n'est pas la plus juste que l'on puisse offrir à l'expérience canadienne. Elle fait bien trop fi de la pesanteur de certains faits retors à la vision du Canada comme *successful story*. Par ailleurs, cette histoire arrime de façon abusive la représentation du pays aux exigences du politique, si ce n'est à celles de la cohérence et de l'unité nationales. Aussi est-il préférable d'imaginer un autre modèle.

Le Canada sous l'angle du déclin tendanciel

On n'a pas à chercher longtemps pour le trouver. Il existe en effet un deuxième archétype décrivant l'expérience canadienne. Radicalement différent du premier, celui-ci met l'accent sur l'échec du projet canadien et dépeint l'expérience du pays sous l'angle d'une régression interminable. Ce patron narratif, qu'illustre bien l'image de la flèche pointée vers le bas [Figure 3], est largement employé par les nationalistes québécois pour (re)tracer l'évolution historique du Canada.

Figure 3

Le Canada sous l'angle du déclin tendanciel

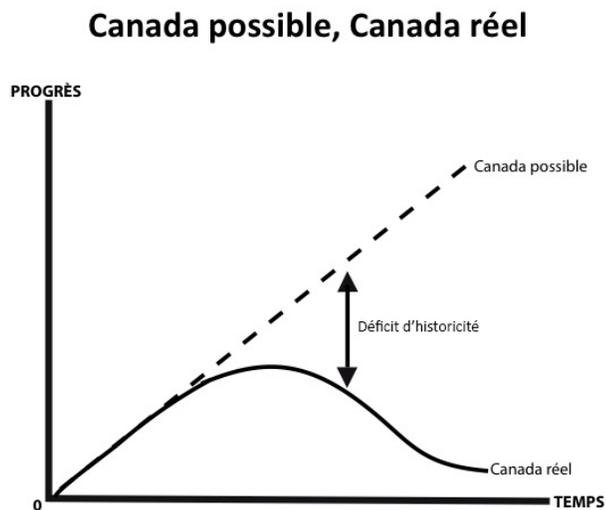


Ces derniers, toutefois, ne sont pas les seuls à conformer le passé du pays sur le mode du déclin tendanciel. Dans le camp des critiques se trouvent également ceux qui envisagent l'histoire du Canada sous l'angle d'un long processus de dégénérescence collective dont témoignent à leur façon la dégradation de l'environnement aux fins de l'accumulation immédiate de profits, la dilapidation des richesses collectives au bénéfice d'intérêts privés, l'atrophie des libertés personnelles au compte d'un État hyper contrôlant, la massification des individus au gain d'un système anonyme de régulation,

tous facteurs de dépérissement auxquels on pourrait en ajouter un autre, particulièrement désolant, celui de l'épuisement du partenariat historique entre Autochtones, Francophones et Anglophones au profit de petits politiciens sans vision.

La logique du récit du déclin est claire : doté de tous les éléments nécessaires à sa réalisation comme État-nation idéal, y compris comme État multinational, le Canada aurait en quelque sorte troqué sa destinée promise ou possible contre de piètres avantages éphémères, mené dans ce malheureux marchandage par des élites en panne d'imagination et d'intention. C'est ainsi que le pays se trouverait en déficit d'historicité depuis un certain temps, sa réalité étant bien inférieure à ses potentialités.

Figure 4



À nouveau la question : est-il valide et valable de symboliser le parcours historique du Canada sur le mode de la perte continuelle et de la régression tendancielle ? Et à nouveau la même réponse : oui, on peut (re)présenter l'expérience canadienne par un tracé déclinant. Mais cette forme n'est pas la plus appropriée qui soit. Elle procède d'une lecture bien trop rigide, idéaliste ou unilatérale de l'expérience canadienne. C'est comme

si le passé effectif du pays n'avait pas suivi le patron prévu à l'origine ; comme si les Canadiens concrets n'avaient pas été à la hauteur du rôle théorique qu'ils devaient jouer dans le théâtre national ; comme si la voie canadienne était sortie de son tracé initial, qui aurait dû passer par la Vallée des bonnes résolutions, la Plaine des gratitudes mutuelles et le Plateau de la sollicitude obligée. On comprendra que de telles perspectives sont contraires à la méthode historique, qui fuit comme la peste les téléologies de toute nature et qui a horreur de conjuguer le passé au temps du plus-que-parfait. Encore une fois, mieux vaut utiliser ou imaginer un autre modèle pour rendre compte de l'expérience canadienne dans le temps.

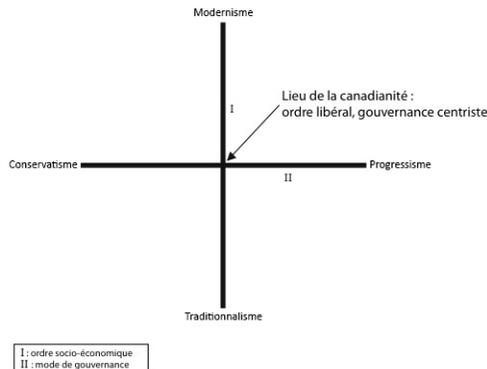
Le Canada sous l'angle du *statu quo*

Pour se faciliter la tâche, on peut avoir recours à des figures convenues : à celle du *statu quo*, par exemple, qui suppose que, malgré des oscillations de surface et des tensions touchant à la détermination des formes précises de sa constitution, le pays a depuis longtemps trouvé ses assises et ses contrepoids, qu'il a d'ailleurs institués pour garantir sa stabilité.

Au titre de ce que l'on pourrait appeler les « bases historiques de la canadienité », il y a notamment l'ordre libéral et la gouvernance centriste.

Figure 5

Au cœur de la canadianité



C'est dans le contexte de ces deux matrices fondamentales, canevas d'une culture politique à la fois conservatrice et progressiste, qu'évolue le pays, ni trop à droite ni trop à gauche de son axe et de sa trame, ni trop en deçà ni trop au-delà de sa tradition et de son horizon. (Soit dit en passant, il y aurait de ce point de vue beaucoup plus de similarités que de différences entre les cultures politiques franco-québécoise et anglo-canadienne, les ressemblances entre l'une et l'autre cultures étant bien plus prononcées que les contrastes, ce qui ajouterait à la constance de l'expérience canadienne, souvent décrite par la métaphore de la descente d'un long fleuve tranquille – en billot, en canot ou en paquebot, on ne le sait trop...).

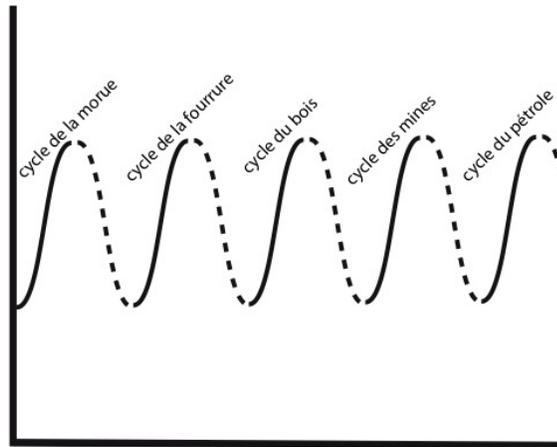
Le Canada comme éternel recommencement

Pour représenter l'expérience historique du Canada, la figure du *statu quo* n'est pas très éloignée de celle de l'éternel recommencement, voire de celle des récurrences invariables. À la différence du *statu quo*, la figure de l'éternel recommencement et celle des récurrences invariables renvoient à l'idée voulant que le Canada évolue selon des cycles prévisibles et que les cheminements qu'il connaît le font inmanquablement revenir à une espèce de case départ, ce qui fait que le pays ne change jamais dans son essence, répétant inlassablement sa routine historique dont les moments forts sont

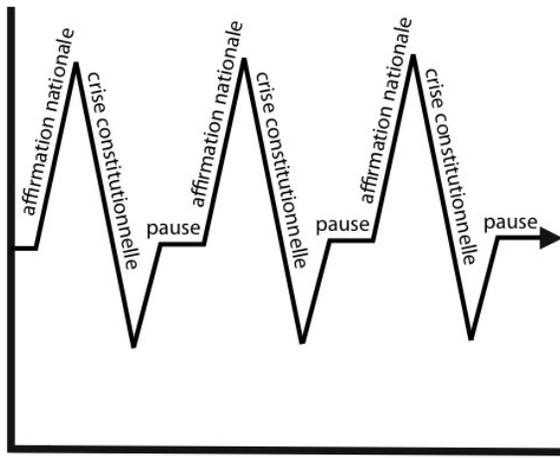
scandés, c'est selon, par les formes de sa dépendance envers les métropoles ou les empires étrangers, par les phases économiques de ses produits générateurs (*staples*), par les hauts et les bas du mouvement nationaliste québécois et les crises constitutionnelles qui en découlent, par l'enfilade des rapports de force entre Ottawa et les provinces, à moins que ce ne soit ceux qui marquent le Nord et le Sud, ou Toronto et Montréal et leur hinterland respectif.

Figures 6 et 7

Les produits générateurs



Les phases politico-constitutionnelles



Encore une fois, la représentation du parcours canadien sur le mode de la récurrence, de la redite ou de la rechute n'est pas complètement hors-champ. Il semble que l'évolution du pays, depuis des lustres, soit ponctuée par les mêmes défis, enjeux, soucis et problèmes. Au cœur de la condition canadienne se trouve une espèce de fonds invariable qui maintient le pays dans une irrésolution pérenne, ce qui angoisse plus d'un observateur. C'est ainsi que le Canada n'arrive jamais à trouver son principe ultime de cohésion ni son lieu central. Il ne parvient jamais non plus à sortir de son état de fragilité constitutive – et constitutionnelle encore moins. Et il n'arrive pas davantage à dénouer pour de bon ses ambiguïtés internes, les reportant au contraire dans le temps à coup de commissions d'enquêtes ou les déportant vers la Cour suprême, qui elle-même les retourne aux politiques.

On n'en sort décidément pas ! Pour plusieurs, le Canada est l'illustration éloquent de la dynamique immobile de l'éternel retour, sorte de pays où « plus ça change, plus c'est pareil ! »

Cela dit, les tracés laissant planer l'invariabilité de l'expérience canadienne se révèlent insatisfaisants. L'histoire n'est en effet ni statique ni mécanique. Elle ne se répète pas : les choses se transforment, rien n'est itératif, on le sait ! Allons voir ailleurs.

Le Canada sous l'angle des identités limitées

Vers la fin des années 1960, à l'époque du centenaire de la Confédération, les regrettés historiens Ramsay Cook et Maurice Careless ont proposé, pour illustrer la dynamique du parcours du Canada, le concept des identités limitées, manière d'établir à quel point le pays était caractérisé, fondamentalement, par la présence de groupes, de forces, de partis – appelez-les comme vous le voulez, y compris nations, classes, régions, religions, lobbies, *genders*, etc. – en situation de concurrence pour faire valoir leurs intérêts spécifiques et s'approprier une place hégémonique dans la destinée canadienne. Le concept des identités limitées, qu'illustre bien la figure de la courtepointe aux formes diversifiées et multicolores [Figure 8], a connu un vif succès. Il a été à l'origine d'un renouveau historiographique majeur. Il a permis de revisiter le parcours du pays dans l'optique de ses polyphonies.

Figure 8



Malgré son intérêt du point de vue descriptif, ce concept n'a jamais suscité l'unanimité. Aux yeux de certains nationalistes canadiens, un Jack Granatstein ou un Michael Bliss, par exemple, la problématique des identités limitées a ouvert la voie à la déconstruction du pays dans son unité, le faisant ressembler à un casse-tête mal emboîté. Insister sur les parties plutôt que sur le tout, voire magnifier ces parties, a provoqué, selon les critiques du concept des identités limitées, une véritable crise de la représentation symbolique de la nation. La nation du Canada a été fissurée. Dans ce contexte, ont dit les dénigreur de l'image du Canada comme une courtepoinle, nulle surprise au fait que le pays existe dans la cacophonie créée par ses diverses minorités plutôt que dans l'harmonie induite par son *maestro* – l'État fédéral. Enchâssée dans la constitution, la reconnaissance des identités limitées a projeté le pays dans une concurrence indue entre groupes d'intérêts désireux de privilégier leurs droits et destins particuliers au détriment des impératifs collectifs. Une société d'identités disparates où l'intention et l'horizon communautaires se sont dissipés, voilà ce qu'est apparemment devenu le pays !

Le concept des identités limitées est apparu dans le champ des études historiques à peu près au moment où s'est imposé, sur la scène politique fédérale, le paradigme du Canada comme État multiculturel. On pourrait sans doute trouver un rapport organique entre le concept et le paradigme. La vision du Canada comme *patchwork* multiculturel et

comme État ne cherchant pas à tout prix l’effacement de ses diversités constitutives et l’absorption de ses membres dans un dénominateur commun ou une homogénéité transcendante, par la métaphore du *melting pot* comme aux États-Unis, a été cardinale dans la représentation du pays au cours des 50 dernières années. Cette représentation a donné lieu à la réhistorisation (ou à la remasterisation) du Canada comme nation d’immigrants, trame également suivie dans le script de la télésérie *Le Canada, une histoire populaire*.

Il va sans dire que l’idée du Canada comme nation multiculturelle a suscité la grogne de quelques groupes, au premier chef les nationalistes québécois, promoteurs d’une vision du Canada comme État multinational qui ne s’assume pas, ou comme pays incapable de surmonter et de « gérer » la réalité de ses deux groupes fondateurs, réalité qui renvoie à la domination historique de la minorité francophone par la majorité anglophone, donnée indépassable sans la reconnaissance du Québec comme nation à part entière – on connaît le récit...

Il faut admettre que la figure du *patchwork* multiculturel, rétroprojetée dans le temps pour rendre compte de l’historicité du pays, atteint rapidement ses limites. Non seulement parce qu’elle fait fi de l’irréductibilité, jusqu’à maintenant tout au moins, de l’une des dissonances centrales de l’expérience canadienne, soit la relation tendue qui existe entre le Québec français et le Canada anglais sur les plans politique et symbolique, mais aussi parce qu’elle témoigne d’un effort de recréation par le haut d’une identité nationale qui ne s’enracine que depuis peu dans la réalité canadienne, si tant est qu’elle s’y enracine effectivement ou densément, ce qui semble être le cas de plus en plus – mais sait-on jamais ce qui se passe dans l’exubérance des pratiques des acteurs, en deçà et au-delà des faits de discours qui ne les recouvrent pas toujours !

*

Avant de passer au volet prospectif du texte, où j’essaierai modestement d’offrir quelques figures de mon cru pour rendre compte de l’expérience historique canadienne (sans savoir

si je pourrai contenter l'enfant qui attend toujours une réponse à sa question...), j'aimerais faire état de deux tentatives récentes de proposer de nouveaux concepts ou métaphores pour saisir le parcours historique du pays.

Le Canada sous l'angle de ses régénérations continues

Dans un petit ouvrage de synthèse publié en 2004 et ayant pour titre *Une brève histoire du Canada*, l'historien Vivian Nelles, à la recherche d'une figure pour représenter l'historicité du pays, a eu recours à l'image du Masque de transformation, symbole emprunté aux Haïda, peuple autochtone de la côte ouest du Canada.

Figure 9.



On le sait, la propriété de ces masques est de s'ouvrir et de révéler, sous une première figure, par exemple un aigle ou un corbeau, d'autres figures impensables et surprenantes, par exemple un soleil ou une lune, et ainsi de suite, niveau après niveau, dans une succession de régénérations étonnantes. Nelles utilise la métaphore du Masque de transformation pour décrire le parcours canadien parce qu'elle lui permet de concevoir ce parcours en dehors de tout schème téléologique. À ses yeux, l'expérience canadienne

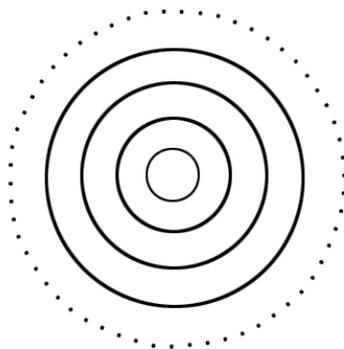
est jusqu'à maintenant une histoire de transformations continues qui n'ont pas eu pour effet d'oblitérer le passé. Pour lui, la persistance du pays réside d'ailleurs dans sa non intégration sociale complète, c'est-à-dire dans sa capacité continue à s'ajuster, à négocier et à s'adapter. Autrement dit, l'absence de solution définitive au pays n'est pas la preuve de l'impossibilité à être du Canada, mais la condition de sa possibilité à devenir. Il y a là une idée féconde.

Le Canada sous l'angle du cercle qui s'élargit

Afin de (re)penser l'historicité canadienne, voire de reprogrammer le devenir du pays, John Ralston Saul, dans son ouvrage *Mon pays métis*, publié en 2008, a aussi proposé une métaphore, celle du cercle englobant [Figure 10], sorte de bol commun qui s'élargit pour accueillir les nouveaux venus et où les différences peuvent s'exprimer pour être négociées. Au dire de Saul, l'image du cercle englobant, également empruntée à la culture autochtone, fonde et incarne les idées générales de partenariat et de diversité, de complexité et de réconciliation, d'équilibre et de respect mutuel, d'égalité et d'interdépendance, toutes au cœur de l'expérience canadienne.

Figure 10

Le Canada comme bol commun



Or, selon Saul, ces idées nobles et généreuses ont été dévoyées par des élites démissionnaires ou gommées par ceux, les souverainistes québécois notamment, qui ont intérêt à effacer toute mémoire commune positive entre les Canadiens. C'est ainsi que le pays est parti à la dérive de lui-même. Dans un désir de renouer avec l'essence perdue ou négligée de la canadianité, Saul veut ramener le Canada à bon port en l'amarrant de nouveau à sa véritable devise qui est celle de la paix, du bien-être et du bon gouvernement.

Critique

Pour saisir la dynamique historique canadienne, les métaphores employées par Nelles et Saul présentent de l'intérêt. Mais elles soulèvent aussi des problèmes.

Dans le cas de Nelles, on voudrait savoir quels sont les ressorts à l'origine des transformations que le Canada a connues jusqu'ici ? Au-delà des facteurs conjoncturels qui ouvrent à ce que l'historien émérite de l'Université York appelle un « ordre nouveau » dans l'histoire du pays, y a-t-il un principe structurel d'évolution qui permette de comprendre le sens et la direction de l'expérience historique du Canada ? Ce principe est-il celui de la mise en place d'un ordre libéral à travers ses différentes étapes et composantes, comme l'a soutenu l'historien Ian McKay ? Est-ce plutôt la succession dans le temps des grands moyens de circulation et de transport que furent le chemin d'eau, le chemin de terre, le chemin de fer et le chemin d'air, comme l'a suggéré Robert Lepage dans son *Moulin à images* ? Est-ce au contraire la victoire des habitants du pays sur les contraintes géographiques du milieu, comme l'ont affirmé les tenants, nombreux, de la thèse faisant du Canada le produit de ses déterminismes naturels ? Ou est-ce l'impact qu'a eu, dans l'histoire du pays, l'avènement de nouvelles technologies, au chapitre des communications notamment, comme l'ont proposé plusieurs auteurs jusqu'à Gerald Friesen récemment ? On se perd en conjectures.

Quant à Saul, il n'a pas tort d'affirmer que les idées de partenariat, de diversité, de complexité, de réconciliation, d'équilibre, de respect mutuel, d'accommodement, d'égalité et d'interdépendance définissent *aussi* l'expérience canadienne. Mais le Canada n'est pas le produit d'un messianisme qui n'aurait pas complètement réalisé son utopie par suite de l'action inopportune de faux prêtres. En quatrième de couverture de *Mon pays métis*, on peut lire : « Il nous faut renouer avec ce que nous sommes vraiment, avec les notions aborigènes d'équité et de dialogue qui sont au cœur de notre identité. En acceptant ces vérités sur nous-mêmes, nous pourrions vivre pleinement notre destin national. » Le souhait est noble. Il m'est cependant difficile de partager cette vision idéaliste de l'évolution des sociétés, qui sont après tout le produit des luttes internes qui conforment de manière non prescriptive leur développement sur un mode plutôt que sur un autre. Saul veut en quelque sorte offrir au Canada un ensemble d'idées-forces qui pourraient être constitutives de l'avenir du pays. Ces idées-forces, il ne les emprunte pas à d'autres sociétés ; il les trouve dans l'expérience historique canadienne. Ce sont donc les éléments centraux de la canadienité qui devraient être actualisés pour le bénéfice du pays. Fort bien. Mais pourquoi ces éléments ne s'imposent-ils pas de soi et de suite ? Est-ce simplement, comme l'affirme le grand intellectuel canadien, par manque de leadership des élites ?

Je ne le crois pas. Les éléments les plus porteurs de la canadienité ne trônent pas (en tout cas pas complètement) parce que le Canada n'est pas la simple culmination d'un projet ou d'une vision nationale dépolitisée. Dans son état réel, le pays est plutôt l'expression des processus conflictuels qui l'ont constitué dans le temps, certains pouvoirs cherchant à établir leur hégémonie sur d'autres pouvoirs. Sont-ce les rapports de force entre groupes opposés ou les idées qui déterminent l'évolution des sociétés ? Un mélange des deux, bien sûr. Je crois toutefois que l'auteur des *Bâtards de Voltaire* pêche par excès d'optimisme envers les idées. Il les présente comme étant trop autonomes par rapport aux conflits d'intérêt. Ce faisant, il se donne la partie – et la patrie – faciles. Il peut prétendre que le Canada n'a pas été ce qu'il aurait pu être. D'autres, réfléchissant sur le cas du Québec, sont tombés dans le même piège en affirmant que cette société,

puisqu'elle avait raté son décrochage avec ses mères patries, était en déficit d'historicité par rapport à un parcours attendu ou normal. Un historien n'a pourtant pas le choix de dire que le Canada (ou que le Québec) a été ce que ses habitants et ses dominants lui ont infligé comme destin, et ce, à travers les rapports de force et les rapports d'interdépendance qu'ils ont tissés entre eux. Il n'y a pas d'élites démissionnaires au Canada – ou d'élites déprimées au Québec, et de traîtres encore moins, comme on l'a répété *ad nauseam* à l'époque des (dés)accords du lac Meech. Il y a simplement des acteurs politiques qui ont des visions différentes du pays et qui se chamaillent, presque toujours verbalement (par bonheur !), pour les mettre en avant. *Idem* dans le cas du Québec.

*

J'en viens maintenant à mes propositions. Le défi que je m'étais donné au départ se voulait considérable : est-il possible d'imaginer l'expérience historique canadienne sous une forme qui, appelant sa propre narration d'histoire, contiendrait ce dont a besoin cette société, en matière de représentation historique, pour se projeter vers l'avenir dans la continuité libératrice de ce qu'elle a été, façon d'incarner une formule qui me plaît bien : se souvenir d'où l'on s'en va ?

J'aimerais reprendre cette question en la purgeant de sa dimension idéaliste et téléologique. Quelle forme donner à l'expérience canadienne jusqu'à maintenant pour la rendre comme elle fut, c'est-à-dire pour la (com)prendre dans un souci simultané de rigueur envers le passé et de responsabilité envers l'avenir ? En clair – et de manière à répondre à la sollicitation candide de l'enfant m'interpelant : par quel dessin illustrer le destin du pays qui permette à ce pays de passer à l'avenir, si tant est qu'il vaille la peine que ce pays ait un futur, idée à laquelle semble consentir, sinon s'abandonner, une très grande majorité de Canadiens et de Québécois à l'heure actuelle ?

Le Canada comme sculpture mobile

Pour représenter le pays et la dynamique de son expérience historique, la forme que j'ai en tête est celle d'une structure mobile. Une telle forme est intéressante à considérer, car elle permet d'illustrer le fait paradoxal qui veut qu'un ensemble puisse être lié ou organisé sans que ses éléments constitutifs ne soient soudés les uns aux autres, ne soient en concordance les uns avec les autres ou ne soient intégrés dans un tout compact. La forme de la structure mobile, que l'on peut se figurer en pensant aux sculptures mobiles du grand artiste Alexander Calder [Figure 11], permet de penser simultanément l'unité et la diversité en sachant que l'unité obtenue est toujours relative, jamais complètement focalisée et toujours remise en cause par le déplacement incessant des modules, qui sont d'ailleurs de grosseurs ou de tailles différentes, ce qui induit des tensions inégales et des balancements disproportionnés entre les éléments. Chose certaine, si équilibre il y a, il est inusité, momentané et imparfait. Quant à la diversité, elle est concevable dans les limites du rapport que les éléments entretiennent entre eux et avec le mobile dans son ensemble. Dit autrement, la diversité, bien que plus ou moins grande, n'est jamais totale ou entière. Elle est contrainte par l'orbite respective et réciproque des parties de même que par le mouvement d'ensemble du mobile. En fait, le maître-mot de ma vision des choses est celui de tension. Une structure mobile n'existe pas autrement que dans la tension entre l'unité d'ensemble de ce qu'elle est comme un tout *et* l'irréductibilité de ses parties.

Figure 11



L'intérêt de la structure mobile, comme forme de l'expérience canadienne, tient également au fait qu'elle est traversée par le principe du mouvement dissonant. La structure mobile, en effet, ne tend pas à évoluer dans ou vers la régularité, l'équilibre, l'harmonie, la concordance ou la synchronie de ses parties. Elle tend plutôt à évoluer dans ou vers la disparité, le contraste, les oppositions et la disharmonie de ses éléments. Or, curieusement, ces désaccords ne sont ni aporétiques ni porteurs de rupture. Ils sont au contraire orchestrateurs de jonctions. C'est le paradoxe constitutif de la dissonance : celle-ci se définit comme la réunion de sons dont la simultanéité ou la succession est désagréable ; en même temps, il s'agit d'un intervalle ou d'un accord qui appelle une consonance.

Et tel est, jusqu'à maintenant tout au moins, le mode sur lequel a évolué le pays : celui de la dissonance, c'est-à-dire celui des proximités distantes, des interdépendances contraintes, des unions séparées, des dominations ambiguës, des offensives perdantes, des défaites victorieuses, des conflits inaboutis, des concordances litigieuses, des fidélités parjures, des révolutions tranquilles, des souverainetés-associations, et quoi encore ?

Les conflits ayant marqué le devenir du Canada n'ont cependant pas entraîné sa destruction ou son immobilisation. Au contraire, compte tenu de l'incapacité d'un parti

ou d'un groupe à radicalement ou définitivement imposer sa loi exclusive, son pouvoir unilatéral ou son ordre entier, et compte tenu aussi de la résistance des minorités aux lessivages et assauts qu'elles n'ont jamais cessé de subir de la part des forces centripètes et des majorités entreprenantes, ces conflits ont obligé les acteurs à discuter, à négocier, à imaginer des aménagements plus ou moins réussis à leurs relations tendues et à tempérer, par des arrangements souvent bizarres, les situations difficiles dans lesquelles elles se sont retrouvées². En un sens, les dissonances ayant marqué le parcours canadien ont produit, grâce au jeu des acteurs contraints ou désireux de trouver une forme politique supportable à leur interdépendance obligée, une espèce de consonance, mais temporaire plutôt que finale, incomplète plutôt que totale, imparfaite plutôt qu'idéale, toujours à refaire ou à retrouver. En pratique, le pays fonctionne alors même que, selon plusieurs discoureurs, il devrait foirer, péter ou se rompre, ce qui les déconcerte. Le Canada n'existe jamais en situation d'équilibre, mais toujours en situation de discordance et de dissensus, pris entre les utopies qu'on lui offre, les contingences qui le frappent et les conflits qui l'animent. Pour cette raison, le Canada est continuellement en état de tension. Mieux, on pourrait dire de lui qu'il est un *État de tensions*. Il faut concevoir le Canada non pas comme un donné ou un acquis, mais comme un processus conflictuel cohésif, soit comme une structure mobile dont les éléments n'évoluent jamais au diapason, certains roulant vers la gauche, d'autres se mouvant vers la droite, d'autres encore se balançant du haut vers le bas, ou du bas vers le haut, dans une dynamique désaccordée mais conséquente. Un mobile est une espèce de complexe fondé sur les paradoxes, qui ne se fatigue pas de produire des équivoques dans le mouvement ambigu de son élan, sans pour autant se défaire ou se briser dans le processus. *Idem* pour le Canada comme précipité d'une expérience historique : voici un pays qui s'est élevé sous le règne de situations à multiples entendements. Or, curieusement, ces situations polysémiques lui ont ouvert des passages vers l'avenir plutôt que de l'enfermer dans les limbes du temps.

² Cette affirmation mérite nuancement à deux titres. 1) On peut affirmer que, porté par des groupes d'acteurs ayant mobilisé ou contraint les masses à leur cause et à leur projet sociétal, l'ordre libéral, avec ses potentialités et ses limitations, a fini par prévaloir au Canada, dans des formes tout à la fois archétypales et spécifiques, sur tout autre régime comme vecteur principal de l'évolution du pays. 2) Le processus historique d'avènement de l'ordre libéral, violent jusqu'à un certain point, a été particulièrement destructurant pour les communautés autochtones et métis, qui cherchent toujours leur place dans ce cadre, prises ou empêtrées elles-mêmes dans les contradictions de leurs visions d'avenir, entre les impossibilités connues de ce qui fut et les possibilités inconnues de ce qui sera.

Morale de l'histoire : saisir le Canada en dehors de ses paradoxes historiques, dire de ce pays qu'il est en crise ou qu'il est immobilisé par ses ambivalences, ses quiproquos ou ses confusions, c'est se mettre dans la position de ne pas comprendre ce drôle d'État enviable aux yeux du monde et de ses habitants, malgré ses lacunes et déficiences.

Le Canada comme arrangement hétéroclite

En terminant, j'aimerais proposer une autre forme pour illustrer cette espèce de composition hétéroclite qu'est le Canada. Il y a quelques années, j'ai eu la chance de me rendre en Australie où j'ai pu admirer une œuvre architecturale renversante. Il faut voir l'Opera House de Sydney pour découvrir à quel point une *forme* peut repousser les limites de l'existant tel que conçu et se révéler passage vers l'« impensable » et l'« impossible ».

Dans son concept d'ensemble, l'Opera House de Sydney, dont on dit qu'elle représente plusieurs souches créatrices en termes de forme architecturale et de conception structurelle, est paradoxale à plus d'un titre. Le bâtiment conjugue et emboîte, l'une comme dans l'autre, mais certaines à contresens par rapport aux plus hautes, des formes paraboliques et des coupoles sphériques, sorte de coques composées de milliers de petites tuiles réfléchissant la lumière changeante du jour. Il est difficile de dire à quoi ressemble l'Opera House de Sydney, dont la géométrie est complexe et inusitée. En fait, l'édifice est unique et original. Certains affirment qu'il est à l'image d'un ensemble de coquillages. D'autres prétendent qu'il s'apparente à un amas de voiliers. Avec un peu d'imagination, en observant le bâtiment de profil, depuis l'arrondissement appelé The Rocks, on pourrait y voir une représentation du Canada : l'Ouest d'un côté, tourné vers le Pacifique ; l'Ontario au centre et imposant ; le Québec en porte-à-faux, avec Montréal séparée en deux parties unies, comme formant un trait d'union entre les mondes francophone et anglophone ; les Maritimes dans le sens du pays ; et Terre-Neuve accrochée au tout, mais en retrait.

Figure 12



Cela dit, quelle que soit la signification associée à l'Opera House, la forme de l'édifice dans son ensemble est harmonieuse alors qu'elle intègre des modules qui, bien qu'entrelacés et interdépendants, sont en état d'indisposition relative les uns par rapport aux autres, les uns avec et contre les autres. Signalons que Jørn Utzon, concepteur du bâtiment, a mis trois ans à imaginer la forme hardie et inaccoutumée de l'ouvrage – *the shell complex*, comme il l'appelle – composition qui lui a valu bien des embêtements, depuis la moquerie jusqu'aux calomnies. Au final, il a été viré comme maître-d'œuvre du projet, preuve que les visionnaires sont des mal-aimés...

Devant le bâtiment se trouve une série de plaques qui expliquent le concept de Utzon. Il est intéressant de regarder l'une de ces plaques lorsque le soleil, la frappant, offre aux paraboles voûtées de l'Opera House une silhouette ombrée de nature symétrique, proportionnée et unifiée, sorte de colonne vertébrale d'une structure unique, alors que le corps du bâtiment est intrinsèquement hétérogène, asymétrique et désaccordé.

Figure 13



C'est comme si, dans la forme de son ombre qui est en quelque sorte sa quatrième dimension, l'Opéra House trouvait l'accordance et la simplicité produites par l'arrangement composite et compliqué de ses trois dimensions constitutives que sont la verticalité (imaginons ici la francophonie canadienne), l'horizontalité (l'anglophonie) et la profondeur (l'autochtonie).

Je n'entends évidemment pas établir de rapport sérieux entre l'expérience historique du Canada et la forme de l'Opera House de Sydney. L'architecture du bâtiment démontre cependant une chose : la géométrie inusitée n'est pas inharmonieuse, elle peut même être créatrice et libératrice de possibilités, en autant que l'on soit ouvert à l'idée voulant que l'inaccoutumé, y compris dans l'invention de formes politiques, soit une pratique qui relève du pensable plutôt que de l'impensable. Reconquérir cette idée : penser l'impensé et l'impensable, pourrait être le défi principal de l'intelligentsia canadienne en ces temps de bilan national.

Convaincre ou démontrer n'était pas l'objet du présent texte. Il s'agissait de répondre à la question d'un enfant – exercice périlleux, difficile et toujours insatisfaisant pour le petit, qui en redemande, question après question, jusqu'à l'épuisement de son interlocuteur...

Pour construire mon propos, je me suis à « dess(e)in » situé sur le terrain de l'exploration, de l'imagination et de l'audace. C'est un lieu que j'aime occuper. Il faut toujours considérer ce lieu comme un point de départ. J'ai la ferme conviction que l'un des enjeux majeurs qui interpelle la pensée québécoise et canadienne à l'heure actuelle est de réexaminer les métaphores et figures principales qui ont servi à représenter la dynamique de l'expérience historique du Canada, et ce, en vue de saisir l'« identité » qui fu(i)t de ce pays. Les métaphores et figures présentement en usage semblent inadéquates, imprécises ou en voie d'essoufflement. Il importe de réinvestir le champ de l'imagination scientifique pour infuser à nouveau celui de l'imagination politique.

À l'Université Laval, Jocelyn Létourneau est chercheur au CÉLAT et professeur au département des sciences historiques depuis 1985. Durant sa carrière, il a été boursier de l'Institute for Advanced Study (Princeton, N.-J.), de la Fondation Fulbright (UC Berkeley) et du Collegium de Lyon. Il a publié 18 livres, dont 7 en solo. Plus de détails à jocelynletourneau.com